



Biographies,

Extraits anonymisés

Malgré sa façade sévère, le pensionnat est un lieu plutôt agréable et spacieux, lumineux grâce à sa vaste cour centrale. Le réfectoire est propre et clair. Le dîner est constitué de « tartines », comme cela se faisait en Belgique à l'époque. Des cloisons de bois et un rideau en guise de porte forment les chambrettes des pensionnaires et de la religieuse qui nous surveille. Le mobilier est d'une simplicité imbattable : un lit et une table de nuit sur laquelle est posée « une garniture » pour la toilette, une cuvette et un broc que nous remplissons d'eau froide. Le bain, le vrai bain avec de l'eau chaude, n'est permis que le samedi en fin d'après-midi.

Pendant tout l'hiver, nous les filles qui n'avions pas de pantalon, arrivions en classe les jambes violettes de froid sous nos jupes. Les jours d'école, nous portions un tricot de laine et la blouse obligatoire ; aux pieds, de grosses chaussettes de laine dans nos soques de bois. S'il y avait de la neige dessous, il s'agissait de bien les taper avant de rentrer en classe !

Je parle d'un temps où les couches étaient en tissu, lavées au bassin. On mettait une couche, puis une pointe et on finissait par emmailloter le bébé jusqu'au cou, les bras pris bien serrés. Ca me faisait mal au cœur, mais c'est sûrement ainsi que j'ai été emmaillotée moi-même.

Dès la sortie de Kinshasa, je découvre la brousse, pour la toute première fois : de grandes forêts, des villages et des hameaux, des cimetières anarchiques. Le bus traverse la frontière ; le chauffeur soudoie les douaniers, car nous n'avons pas de papier, comme il soudoiera tous les postes de contrôle que nous allons rencontrer. Tout se passe bien cependant. En bon petit citadin, je suis ébahi par cette nature et ces terres inconnues, mais je ne sens aucun danger... jusqu'au deux ou troisième jour.

Alors que nous traversons un village, nous entendons des bombardements. Tous les passagers du bus sont tétanisés ; notre guide nous informe que nous devons nous arrêter. Bien entendu, à ce moment-là, je ne sais rien, mais j'apprends vite que le Président angolais dos Santos a engagé la « guerre totale » contre la rébellion dirigée par Jonas Savimbi. Je viens d'être conduit dans un pays en guerre.

Mon père n'était pas physionomiste ; il ne m'a pas reconnu ...

Durant de nombreuses années, je garde sur moi la photographie d'une personne que je crois être mon père. Cet homme, je le vois, de loin en loin. Il m'a même emmené en vacances une fois ou deux. Personne ne me dit qu'il est mon père et personne qu'il ne l'est pas.

Il n'y avait pas de lycée à proximité de mon village. Quand j'ai cessé l'école, à quatorze ans, j'ai travaillé à la ferme et dans d'autres maisons. De toute façon, j'ai toujours travaillé : lorsque les vaches étaient en alpage, mon père allait traire. J'allais chercher le lait ; je le descendais à la petite fruitière. Après, je me lavais un peu et je filais à l'école.

Ce qui fait ma force, c'est de n'avoir jamais pensé à l'échec. Je n'ai jamais imaginé que ce que j'allais entreprendre, au travail, en amour, dans la vie en général, ne pouvait pas marcher. Jamais, lorsque j'entreprends, je ne fais pas d'analyse de risque. Je n'ai pas de plan B. Quand ? Je ne sais pas. Comment ? Je ne sais pas. Mais j'y vais et je ne renonce jamais.

A droite de l'entrée se trouvait la cuisine et son cellier où nous stockions sur des étagères en métal grossier toutes nos paires de chaussures. Malgré les réserves d'épicerie et le vide-ordure, c'est l'odeur du cirage qui emplissait ce petit recoin.

En face, on entrait dans le salon où les enfants n'étaient pas toujours les bienvenus. Il était rempli de gros meubles et de petits guéridons aux plateaux de marbre. Tout y était précieux et fragile. C'était une grande pièce claire où nos parents recevaient beaucoup. Nous pouvions nous y présenter à l'heure de l'apéritif sous réserve de ne pas nous « comporter comme des sauterelles » ; autrement dit en évitant d'engloutir tous les biscuits apéritifs qui ne nous étaient pas destinés !

Ce qui frappait surtout dans cet appartement, c'est le long couloir qui partait de l'entrée, revêtu d'une tapisserie fleurie et où chaque porte était peinte d'une couleur différente : vieux rose, vert d'eau, bleu ciel ou pêche.


Il y avait d'abord la salle à manger, la chambre de mon frère et celle de ma sœur aînée. Puis, nous arrivions dans la chambre que j'ai partagée avec ma petite sœur jusqu'à mes douze ans. Elle était encombrée d'une énorme armoire normande dont les portes grinçaient avec ardeur. Le papier peint représentait toutes sortes de papillons sur un fond blanc. Je ne sais plus comment nous découvrîmes qu'en passant un doigt mouillé sur les motifs, la peinture coulait et les jolis papillons disparaissaient dans un

magma de couleurs fondues. Pleines d'excitation et d'angoisse à la fois, ma sœur et moi ne pouvions nous empêcher de chercher des petits recoins où notre forfait ne serait pas découvert. Derrière la porte, aucun papillon ne survécut. Tout ceci disparut plus tard sous une toile de jute d'un beige fort peu bucolique.

De l'autre côté du couloir se trouvait le cabinet de toilette des enfants et sa baignoire sabot où au fil des années il devenait plus difficile de s'immerger tout-à-fait.

Tout au fond de l'appartement, il y avait la buanderie. A cet endroit, on était loin de tout et loin de tous. Un frisson nous parcourait le dos lorsque nous étions forcés d'y aller et nous revenions en courant au cœur de la maison pour échapper à la sorcière, celle qui logeait sous l'armoire à linge. Fuyons, fuyons, elle ne ferait de nous qu'une bouchée !

Marie Vicat

06 74 00 83 89 

contact@marievicat.fr 

54 rue Longefer, Lyon 8^e 